Chronique de la société

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **16 (1942)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions :

1. M. Georges Bornand, stud. litt., av. Dapples 46, Lausanne.
2. M. Jean Badertscher, stud. litt., av. Vinet 13, Lausanne.
3. M. Jean-Daniel Chapuis, stud. litt., ch. du Levant 27, Lausanne.
4. M. Hugo Iffland, stud. litt., av. de la Harpe 3, Lausanne.
5. M. Franck Jotterand, stud. litt., Aubonne.
6. Mlle Sylvia Junod, professeur, av. Dapples 13, Lausanne.
7. M. Charles Lavanchy, stud. litt., La Côte, Port de Pully.
8. M. Ernest Noir, professeur, ch. des Allières 5, Lausanne.
9. Mlle Jacqueline Pahud, stud. litt., av. de Béthusy 42, Lausanne.
10. M. Jean Ruffet, stud. litt., av. de la Dôle 18, Lausanne.

Démissions :

MM. J. Boudry et R. Crausaz; Mmes R. Delhorbe et B. Gallaz; M. C. Huguenin; Mlle A. Mounier; Mme A. Persoz; M. J. Schneeberger; Mlles S. Vautier, B. Vulliemin et E. Wefferli; M. W. Zimmerli.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de mise au point de M. André Jaquemard, professeur à l'Ecole supérieure de commerce, sur *Les cahiers de doléances de 1789 et leur valeur historique*, le mercredi 6 mars 1942.

La conférence que M. André Jaquemard nous donna le 6 mars mérite vraiment d'être appelée de « mise au point », car le conférencier a apporté à son auditoire un résumé magistral de ses recherches sur ce sujet inépuisable. Il a sans aucun doute rendu un signalé service à tous ceux qui sont chargés d'un enseignement d'histoire dans l'un ou l'autre de nos établissements secondaires, et qui souvent — avouons-le — ne connaissaient des Cahiers de doléances que ce qu'en disent les manuels.

Devant une matière aussi vaste, il faut faire un choix. M. Jaquemard nous indiqua sa méthode. Il a borné son étude aux cahiers des paroisses, au nombre de plus de 50.000, dont une dizaine de mille ont été publiés. Dans cette masse, il a choisi les recueils de dix bailliages, parmi lesquels ceux d'*Amont* en Franche Comté, de l'île de *Saint-Domingue*, de *Marseille* et d'*Angers*, pour avoir ainsi un tableau des revendications de la campagne, des colonies, d'une ville industrielle et d'une région de production artisanale. Dans ce cadre ainsi restreint,

les points examinés par le conférencier furent les suivants : 1) la rédaction des cahiers ; 2) la valeur objective des cahiers pour l'historien ; 3) leur valeur subjective.

L'examen des cahiers montre immédiatement que leur rédaction fut inspirée par un ou plusieurs modèles, des cahiers-types, dont l'existence est prouvée par des similitudes frappantes dans la forme des cahiers de nombreux bailliages, tout au moins pour ce qui regarde les doléances de caractère général. La question des modèles pose celle de l'inspiration des cahiers, de leur originalité. M. Jaquemard établit d'abord l'action de la ville sur la campagne. La bourgeoisie, groupée en « Sociétés de pensée », fournit des directives et des suggestions aux assemblées rurales. Mais, réciproquement, les campagnes font pression sur la ville pour que les bourgeois adoptent le point de vue des ruraux et leurs revendications particulières, surtout en matière de fiscalité seigneuriale. Cependant, une opposition souvent très marquée se distingue entre la ville et la campagne et l'accord ne se fait que sur les revendications d'ordre politique général, où se marque précisément la préparation bourgeoise de la Révolution. L'intérêt des cahiers ruraux résidera donc dans l'examen des revendications particulières, puisque les principes généraux sont d'origine citadine et bourgeoise.

M. Jaquemard en arrive ainsi à examiner la valeur objective des cahiers. Dans le fouillis des revendications particulières, il est assez difficile de découvrir des lignes générales. On constate cependant que les paysans, sous une forme souvent maladroite ou comique, sont unanimes à se plaindre de l'excès de la fiscalité seigneuriale ; et c'est alors la longue énumération des impôts féodaux, survivance d'un passé bien révolu, charges insupportables parce qu'elles ne correspondent plus aux services que jadis le seigneur offrait en contrepartie et qui, en 1789, ont complètement disparu. Plutôt que sur le poids exact des impôts, où trop de données manquent pour affirmer quoi que ce soit de définitif, les cahiers nous révèlent des détails précis sur l'injustice de la répartition, sur l'extraordinaire diversité qui régnait dans l'établissement de l'assiette de l'imposition, sur le manque d'unité dans la perception et sur les abus fréquents des commis royaux. Les attaques les plus violentes ont pour objet les impôts indirects, en particulier la gabelle et les aides, mais les appréciations que nous fournissent les cahiers sont intéressantes du point de vue qualitatif, tandis qu'il convient de se méfier des chiffres cités.

Les renseignements sur la condition des personnes et des biens, sur la situation des campagnes, sont plus abondants que précis et les doléances ont surtout insisté sur le côté désastreux du régime, en taisant les points favorables. Un tableau de la campagne française à la veille de la Révolution qui s'inspirerait des seuls cahiers constituerait une condamnation sévère de l'Ancien régime. Mais en tenant compte de l'exagération inévitable de gens invités à faire valoir leurs griefs, on a le sentiment que le cri de protestation unanime qui s'élève des cahiers trahit, sinon une détresse générale, du moins un immense désir de

voir s'améliorer des conditions de vie fort médiocres. Parmi les impôts unanimement critiqués, les dîmes ecclésiastiques sont en bonne place. Les hommes d'Eglise eux-mêmes ne sont point épargnés par la critique et, si la plupart des doléants gardent aux choses de la religion un respect profond, il faut signaler que l'esprit anti-religieux semble avoir pénétré fort loin dans les campagnes, de même que la haine des seigneurs, bénéficiaires des droits féodaux surannés, n'est pas une exception, comme voudraient le faire croire certains historiens de « droite ». M. Jaquemard conclut sur ce point de la valeur objective des cahiers en relevant qu'ils nous fournissent des données intéressantes, mais sujettes à caution et qu'une étude complète du régime féodal devrait être complétée par d'autres enquêtes.

Enfin, examinant la valeur subjective des cahiers, M. Jaquemard établit que paysans et bourgeois, en désaccord sur de nombreux sujets, défendant des intérêts différents et souvent opposés, s'accordent cependant pour porter les derniers coups à la vieille ruine féodale, à la citadelle parlementaire qui chancelle déjà et tous concourent à la création de cet esprit révolutionnaire qui manifestera ses effets dès la première réunion des Etats généraux. Et le conférencier de conclure en citant un portrait brossé par Jules Romains du paysan de France, « ayant intérêt à bien connaître la coutume et fort strict à l'observer... détestant le privilège, la part du lion, le droit d'aînesse, en général tous les droits obscurs, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qu'une bonne discussion autour d'une table ne peut plus justifier ; y compris le droit de commander aux autres, celui de prélever la dîme sur ses récoltes et de vivre de son travail... »

Cet examen des cahiers, accompagné de nombreuses citations judicieusement choisies, d'aperçus pénétrants, de jugements scientifiquement motivés, provoqua des applaudissements traduisant le plaisir et la reconnaissance de l'auditoire au guide élégant que fut M. Jaquemard.

René Bovey.

* * *

Conférence de M. I. Benrubi, privat-docent à l'Université de Genève, sur *La personnalité de Bergson en rapport avec certains aspects de sa pensée*, le 29 avril 1942.

D'un long et étroit commerce avec le grand philosophe français, M. Benrubi a rapporté un « Cahier d'entretiens » dont la publication (on nous l'a fait entrevoir) ne manquera certes pas d'intérêt. Il en a gardé aussi nombre de souvenirs, dont il égrène quelques-uns devant un auditoire nombreux, attentif et parfois déçu.

Nous voici tout d'abord au Congrès de philosophie qui eut lieu à Genève en 1904. Bergson y présentait une communication très remarquée sur « Un sophisme commun à l'idéalisme et au réalisme ». De quel sophisme s'agit-il ? Du parallélisme psycho-physiologique, lequel est en réalité, selon l'expression

même de Bergson (*Revue de métaphysique et de morale*, 1904), un paralogisme qui trompe tout aussi bien les idéalistes que les réalistes.

Séduit par les aspects nouveaux de cette philosophie qu'il n'avait pas encore approchée, M. Benrubi caresse aussitôt le projet d'aller s'établir à Paris. D'abord pour se familiariser avec la philosophie française contemporaine, puis, surtout, pour la faire connaître, dans ce qu'elle a de plus vivant, aux penseurs d'Outre-Rhin. Dès son arrivée dans la capitale, il prend contact, personnellement, avec la plupart des philosophes, et en particulier avec Boutroux, Xavier Léon, fondateur de la Société française de philosophie et auteur, avec Lalande, du *Vocabulaire philosophique*. Mais c'est surtout avec Bergson que les contacts iront se multipliant et permettront à M. Benrubi, en pénétrant plus avant dans la pensée du maître, de s'en faire le fidèle interprète devant le public intellectuel allemand.

En 1906, Bergson, après un congé de deux ans, qu'il consacre entièrement à l'*Evolution créatrice*, reprend ses cours au Collège de France. On commençait à cette même époque la traduction allemande de *Matière et mémoire*, traduction dont l'auteur n'avait pas lieu de se déclarer pleinement satisfait. Et c'est à M. Benrubi, qui a revu avec lui les épreuves de cet ouvrage, qu'il confiera la traduction de *L'Evolution créatrice*. De 1906 à 1914, M. Benrubi suit les cours de Bergson au Collège de France, et cette longue période est marquée par des entretiens de plus en plus fréquents et qui prennent bientôt un caractère systématique.

Ces entretiens, qui constituent certainement une sérieuse investigation dans le domaine de la pensée bergsonienne, ont été consignés au jour le jour dans un précieux cahier, que l'auteur entr'ouvre d'un doigt hésitant, devant des auditeurs impatients d'y aller voir. Car il faut bien avouer que, si M. Benrubi évoque, non sans bonheur, le philosophe retiré, fuyant l'éclat des réceptions mondaines, répugnant, jusque dans l'intimité, à l'esprit de controverse et de polémique, méfiant même à l'endroit de la discussion (jeu de monologues où personne ne gagne) ; s'il nous laisse entrevoir, tels Dante et Virgile passant l'Achéron, la barque qui, lors des inondations de 1910, les fait traverser, son maître et lui, la cour submergée de l'Institut ; il faut bien avouer que ces entretiens bergsoniens, dont nous nous promettions copieuse chère, nous ont laissés sur notre belle faim. Mais, soyons philosophes, et, en attendant une publication qui nous restitue le dialogue Bergson-Benrubi dans son intégrité, contentons-nous de revoir, en suivant notre guide, quelques-uns des « moments » de la pensée bergsonienne.

A la conception d'un René Berthelot, qui, dans un cours sur le bergsonisme professé en Sorbonne, prétend réduire la pensée du philosophe aux influences subies, Bergson oppose l'originalité créatrice, qu'il compare à un tourbillon soulevant la poussière des influences, les entraînant dans son sillage, mais gardant sa forme à lui. « Et même si les poussières avaient été différentes, le tourbillon fût demeuré le même. » Dans sa lettre à Höffding, il réagira contre une

autre interprétation de sa pensée. « A mon avis, écrit-il au philosophe danois, tout résumé de mes vues les déformera dans leur ensemble et les exposera, par là même, à une foule d'objections, s'il ne se place pas de prime abord, et s'il ne revient pas sans cesse à ce que je considère comme le centre même de la doctrine : l'intuition de la durée... La théorie de l'intuition, sur laquelle vous insistez beaucoup plus que sur celle de la durée, ne s'est dégagée à mes yeux qu'assez longtemps après celle-ci : elle en dérive et ne peut se comprendre que par elle. »

Impossible, M. Benrubi y insiste, de comprendre la pensée bergsonienne si l'on ne saisit, dans son essence propre, sa conception de la durée, à laquelle la notion même d'existence est intimement liée. Au « Je pense, donc je suis » de Descartes, au « Je veux, donc je suis » de Maine de Biran, s'oppose un « Je dure, donc je suis » qui caractérise la philosophie de Bergson. Encore faut-il ne pas se méprendre sur l'acception bergsonienne de ce terme de « durée », laquelle acception ne recouvre pas du tout sa signification habituelle d'immutabilité. Durer, au sens bergsonien, c'est précisément changer. Au reste, nous assure M. Benrubi, personne, en dehors de Bergson, ne sait ce qu'est la durée, comme personne, en dehors de Spinoza, ne sait ce qu'est la substance.

C'est en s'occupant de sciences exactes que Bergon a pris conscience de la différence essentielle qui sépare le temps mathématique, qui est simultanéité, du temps psychologique, qui est pénétration, devenir, création continue. A cette distinction se rattache la conception anti-cartésienne du changement, attribut essentiel de l'existence. « Pour un être conscient, exister consiste à changer, changer, à se mûrir, se mûrir, à se créer indéfiniment soi-même. » L'*Evolution créatrice* montrera qu'on peut en dire autant de l'existence en général.

Bergson ira plus loin. Il opposera aux arguments des Eléates la substantialité du changement. « Il y a des changements, mais il n'y a pas de choses qui changent : le changement n'a pas besoin de support » (Conférence d'Oxford : *La perception du changement*). Aussi bien n'y a-t-il pas à proprement parler d'états psychiques ; notre vie est un « ronron continu », où le passé se mêle au présent. La réalité profonde, c'est l'esprit créateur. La création artistique peut nous donner une image exacte de la durée concrète, car, pour elle, le temps est, non un élément accessoire, mais un élément essentiel, et le temps de l'invention fait corps avec l'invention même.

On a cru pouvoir parler d'un monisme bergsonien. C'est là une erreur. Il y a chez Bergson un dualisme qui, pour n'avoir rien du dualisme traditionnel, n'en est pas moins nettement établi. Les conceptions originales du bergsonisme postulent l'opposition temps-espace, dont M. Benrubi a tracé un schéma saisissant, pleinement approuvé par le philosophe :

Temps : durée réelle, qualité, création, conscience, *esprit*.

Espace : étendue, nombre, simultanéité, extériorité, impénétrabilité, *matière*.

De là la distinction fondamentale que le bergsonisme établit entre la méthode philosophique, qui relève du temps, et la méthode scientifique, qui relève de

l'espace. C'est de la confusion de ces deux univers et de ces deux méthodes que proviennent, pour Bergson, la plupart des erreurs des philosophes. De là aussi la distinction bien connue entre deux instruments d'investigation : l'intelligence, organe de la science, qui ne peut connaître que le discontinu, la matière, l'inerte, le mouvement de descente, le cadavre, — l'intuition, organe de la philosophie, seule à même de saisir le continu, l'imprévisible, le contingent, la liberté, d'assister au devenir de l'esprit.

Cette distinction, qui remet l'intelligence à sa place, est l'un des points les plus vulnérables du bergsonisme, auquel on a pu reprocher de dénigrer l'intelligence et de lui dénier la faculté de connaître. N'est-on pas allé jusqu'à accuser Bergson, tout comme Socrate, de « corrompre la jeunesse » en la détournant des études scientifiques ? Bergson, qui eût pu se contenter de renvoyer ses critiques à l'*Evolution créatrice*, où il avait d'avance répondu à leurs objections, proteste que, loin de dénigrer l'intelligence et la science, il n'a voulu que leur assigner leur domaine propre, dans lequel elles peuvent atteindre même l'absolu.

On a souvent fait allusion à une prétendue conversion de Bergson. Or, Bergson ne s'est jamais converti. Nous en avons pour preuve son démenti formel, confirmé par le P. Sertillanges, ainsi que la déclaration de Mme Bergson (publiée par la *Gazette de Lausanne*) qui porte témoignage de la noble fidélité du philosophe à ses coreligionnaires persécutés. Mais son attitude à l'égard du christianisme est toute de sympathie et d'admiration. Pour lui, le Christ incarne la plus haute révélation de l'idéal moral. Socrate lui-même ne saurait lui être comparé. A l'égard du judaïsme, le christianisme constitue un progrès, une continuation, un achèvement.

Ed. JUILLERAT.

RAPPORTS DES COLLOQUES

Colloque d'allemand

Le colloque d'allemand a tenu cinq séances au cours de l'hivers 1941-42, et s'est occupé exclusivement de la Suisse allemande.

Mlle Kraehenbuhl a bien voulu nous montrer toute la richesse et la complexité des dialectes, ainsi que le danger qu'il y aurait à fondre en une seule « langue suisse » les dialectes et le hochdeutsch, fusion fort peu souhaitable parce que génératrice de médiocrité, si ce n'est même de mort.

Mlle G. Rossier nous a parlé de cet auteur charmant qu'est Federer ; c'est à travers son autobiographie *Am Fenster* que nous l'avons vu, avec sa sensibilité et sa timidité de malade, et avec quel sens de l'humour et quelle humanité dans la critique !

Infiniment plus violents, plus passionnés sont les accents de *Ein Rufer in der Wüste* de Bosshard. Sombre tableau du début de notre siècle et de l'autre

guerre. Mlle Baudin nous fit l'analyse de cette œuvre pessimiste, de tous les problèmes sociaux qu'elle soulève... et laisse malheureusement sans solution.

Meinrad Inglin a dans son *Schweizerspiegel* étudié plus récemment la même époque. Il l'a fait avec une ampleur qui touche parfois à la grandeur épique. L'œuvre n'a cependant pas toujours satisfait Mlle Ostertag qui relève à quel point le lecteur se pose fréquemment la question : est-ce du roman, est-ce de l'histoire ? sans bien pouvoir y répondre. C'est une des faiblesses de ce beau livre.

Enfin, M. le professeur Bohnenblust nous a fait le grand honneur de clore ce cycle par un tableau des tendances, des principaux courants littéraires de la Suisse allemande depuis Keller et Meyer. Il le fit avec cette maîtrise que lui donne sa connaissance parfaite de tout ce qui se passe, ou s'est passé, chez nos compatriotes. Nous lui disons une fois encore notre reconnaissance.

Je ne voudrais pas terminer le compte rendu de ces belles et utiles réunions sans remercier les assistants de leur bienveillance, les conférenciers de leur peine et le comité des *Etudes de Lettres* des subsides qui nous ont permis d'acheter l'une ou l'autre de ces œuvres.

Jean Duvoisin.

Colloque d'anglais

Les séances de l'hiver 1941-42 furent consacrées au poète mystique Blake. Malheureusement, elles n'eurent pas le succès escompté.

Le 22 octobre, M. M. Monnier parla de l'homme, de sa vie et de sa formation. A cette introduction succéda, le 19 novembre, un travail de Mlle J. Bolomey sur les *Poetical Sketches*, œuvre de jeunesse de Blake, dont elle fit ressortir, à l'aide de nombreux exemples, l'originalité métrique.

Reprenant le sujet de l'hiver précédent, Mlle Rusillon apporta, dans la séance du 17 décembre, quelques renseignements complémentaires sur la vie de Pearl Buck. Vu le nombre restreint des auditeurs, M. M. Monnier renonça à terminer son étude biographique de Blake. Enfin, le 25 février, devant une faible assistance, Mme R. Savaré-Grandvoinet fit, en anglais, une causerie sur *Blake and the occult tradition*. Cet intéressant travail méritait une plus large audience.

A quoi attribuer ce manque d'assiduité ? Au choix de Blake comme sujet d'étude ? Au manque de temps ou à une lassitude momentanée ? Dans cette perplexité, les quelques personnes présentes à la dernière séance jugèrent qu'il était peut-être souhaitable que le colloque suspendît son activité pendant quelque temps. Espérons qu'il la reprendra en septembre. A ce propos, la secrétaire attend des suggestions.

D. B.-H.

Colloque de philosophie

Le colloque de philosophie termine une année fort bien remplie qui lui a valu de beaux travaux, divers d'aspect, mais apparentés dans un même effort de recherches personnelles.

M. Marcel Reymond — dont la remarquable étude parut ensuite dans la *Revue de théologie et de philosophie* — traita du problème de *La philosophie des valeurs, d'après M. Eugène Dupréel.*

M. Alonso Diez, en deux conférences pleines d'idées originales, détermina avec clarté *Le rôle du platonisme dans la formation de l'esprit.*

M. le pasteur Th. Grin groupa ses réflexions, toujours neuves et profondes, sous ce titre qui les résume : *Grandeur et faiblesse du protestantisme.*

Mlle P. Doleyres esquissa d'un trait ferme les contours de la doctrine d'*Ernest Naville* dont elle sut faire revivre, avec un bel enthousiasme, la noble figure.

M. le pasteur Frédéric Jaccard, spécialiste du jansénisme, parla avec l'éloquence et l'autorité que l'on sait *Du génie pédagogique de Port-Royal,* spécialement chez Saint-Cyran.

Le R.P. Braun, professeur à l'Université de Fribourg, a bien voulu nous donner la primeur d'un très beau chapitre sur *Le Père Lagrange, théologien.*

Mme Virieux-Reymond terminera la série par une conférence sur *Henri Bergson.*

Les séances reprendront en automne, apportant comme de coutume des œuvres dissemblables, créatrices ou critiques, dont la proximité ne permet pas toujours d'apprécier la portée, mais qui contribuent toutes à élargir le rayonnement des lumières spirituelles.

R. Virieux.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Brisant avec la tradition qui réunissait les membres des Etudes de Lettres alternativement dans une cité du canton et à Lausanne, le comité a organisé l'assemblée générale de cette année, qui aurait dû avoir lieu à Lausanne, à La Sarraz : heureuse idée qui a permis aux participants de mieux connaître, voire pour quelques-uns de découvrir une jolie petite ville vaudoise. Non moins heureuse, l'idée de constituer un groupe de cyclistes ; conduits par l'artiste aimable qu'est M. E. Manganel, ils jouirent intensément d'une campagne printanière déjà opulente et des gros villages paisibles que fleurissaient les iris et les roses.

Soixante personnes environ se retrouvèrent à l'hôtel de la Croix-Blanche, où, à 11 heures 15, M. A. Bocherens ouvrit la séance. Après lecture et approbation du procès-verbal de 1941, le comité rendit compte de sa gestion : M. E. Recordon, président, montra tout au long de son rapport que les événements

avaient sans doute compliqué, mais non diminué l'activité de la société. Les effectifs se maintiennent. Les conférences de mise au point ont connu un succès très particulier. Les colloques de philosophie, d'allemand et d'anglais ont poursuivi leur travail. Et le bulletin, malgré de gros frais d'impression, reste une publication copieuse. L'assemblée entend ensuite les rapports du caissier et des vérificateurs des comptes, et les approuve. M. E. Recordon est réélu président. M. Jacques Freymond est élu membre du comité à la place de Mlle L. Virieux, démissionnaire, et M. Ernest Paillard vérificateur des comptes à la place de M. M. Reymond, également démissionnaire. Mlle Robichon est nommée suppléante à la vérification des comptes. La cotisation annuelle reste fixée à cinq francs.

Un repas suivit, très cordial, auquel avaient été conviés M. le Syndic de La Sarraz et M. Charles Knébel, propriétaire de la collection de peintures qui devait être l'objet d'une visite l'après-midi. A deux heures, tout le monde se transporta au Château pour entendre dans la Salle des Chevaliers — tout ornée de bannières et de portraits fascinants, mystérieux témoins d'un passé que M. Recordon affirma brutal — M. Henri Perrochon, qui raconta avec entrain et précision la vie à Rome des peintres Keysermann, Knébel et Gleyre. De Rome, les auditeurs de M. Perrochon revinrent en pays romand, dont quantité de souvenirs se trouvent recueillis au château de La Sarraz, où ils constituent le Musée romand. Puis ils visitèrent la chapelle du Jacquemar, dont le tombeau est, assurent les maîtres d'école, d'un « réalisme macabre » ; ils gagnèrent enfin la maison Knébel, où ils ne s'attendaient guère à voir tant de richesses : vieux meubles, pendules anciennes, surtout d'innombrables huiles et aquarelles d'un grand talent : ruines du Forum, paysages romains et rivages de la Méditerranée aux ciels nostalgiques.

Journée, on le voit, très réussie. A l'année prochaine de nouvelles découvertes !

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE

N. B. Cette liste fait suite à la liste publiée en 1941, p. 155.

417	RECORDON, Ed., Histoire des grands moulins de Cossonay	1 br. Lausanne 1941. Don de l'auteur.
418	LEHRMANN, Ch., L'élément juif dans la littérature française	1 v. Zurich (1941). Don de l'auteur.
419	INGLIN, Meinrad, Schweizerspiegel. Roman	1 v. Leipzig (1938).
420	BOSSHART, Jakob, Ein Rufer in der Wüste	1 v. Zurich (1921).

421 LASSERRE, David, Alliances confédérales 1291-1815. 1 v. Zurich (1941). Don de l'auteur.

422 VINET, Alexandre, Premières méditations évangéliques 1 v. Lausanne 1941.

423 CLERC, Jean-Louis, Perspectives cavalières de Zurich 1 v. Neuchâtel (1941). Don de la Fondation Schiller.

424 FOSCA, François, Edmond et Jules de Goncourt 1 v. Paris (1941). Don de la Fondation Schiller.

425 MEYLAN, Louis, Pour une école de la personne 1 v. Lausanne 1942. Don de l'auteur.

426 Suisse contemporaine 1941.